

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Tout le monde, on le sait généralement, vient à Paris chercher la mode ; mais combien de personnes se font une idée exacte du mouvement extraordinaire provoqué par l'attente et l'arrivée des « acheteurs » ? — Ce terme de métier nous poursuit en ce moment même, et depuis un mois nous en avons les oreilles rebattues ! — Les acheteurs, nos lectrices le savent, ce sont, pour les maisons de couture et de modes parisiennes, les commissionnaires de la province et de l'étranger qui fournissent aux couturières et aux modistes de leur pays les créations du nôtre. Comme ils arrivent à des époques déterminées, au commencement de l'automne et du printemps, on se met d'avance en mesure de les attendre et de les recevoir de pied ferme. De là le travail insensé, vertigineux, auquel nous assistons depuis quelque temps, et dont l'objectif est de forger des modèles et de lier nouveauté à tout prix ! Vraies ou fausses, toutes les idées, en matière de modes, sont réputées bonnes, pourvu qu'elles soient inédites.

Les acheteurs anglais et américains sont le point de mire des maisons parisiennes ; c'est à qui les accaparer et c'est pour eux surtout qu'on se met le plus en frais... d'imagination ! Car ils ont des idées à eux qu'il faut flatter bon gré malgré. Les modèles qu'ils choisissent ne sont pas toujours du goût le plus pur, mais ils ont été faits à leur intention et leur plaisent par les défauts mêmes. C'est là un cercle vicieux dans lequel tombent infailliblement les femmes anglaises et américaines ; il ne faut donc plus s'étonner de leurs toilettes étranges : n'en sommes-nous pas quelque peu responsables ?

Les Parisiennes, et toutes les femmes de goût avec elles, ne se pressent jamais d'adopter les nouveautés fraîchement écloses ; elles ont imaginé les modes de « demi-saison », terme moyen que chacune comprend et interprète à sa guise. C'est un présent essentiellement provisoire, comme il arrive pour beaucoup de

choses en ce monde : il faut bien que l'avenir ait le temps de nous préparer ses trésors !

La COUTURIÈRE, par modes de demi-saison, comprend généralement un costume ras-terre en laine, facile à porter au dehors, car on sort beaucoup à pied en ce temps-ci. Quant au vêtement additionnel, quelle qu'en soit la forme, il se fait en drap, en sicilienne ou en cachemire.

La capote en vigogne, cheviot ou cachemire, peut servir à la fois de polonaise pour l'intérieur et de vêtement de sortie en ajoutant un double ou triple collet. Rien de plus conforme au genre demi-saison. La blouse russe, dont nous avons parlé déjà, convient également dans ce cas ; nous en avons vu une, entre autres, — en sicilienne noire, avec de larges galons perlés sur les bords, et bridée par une écharpe en ruban de faille, — qui était vraiment d'une élégance hors ligne.

Une charmante nouveauté, c'est le châle algérien, en fin cachemire fond blanc terne, avec rayures algériennes de tons effacés (brun, gris, bleu, rose, etc.), et franges assorties. On le met en écharpe, les franges tombant naturellement sur la ceinture ; il a ainsi une grande élégance, et la taille, n'étant pas comprimée, conserve toute la grâce de son dévelop-

pement. Ce petit châle aura certainement un grand et légitime succès, car on le considérera comme un appoint agréable et commode dans maintes circonstances, à la ville ou à la campagne, pour toutes sortes de toilettes.

On emploie aussi ces petits châles comme tunique de robe ; nous en avons vu qui, disposés ainsi, présentaient un caractère d'originalité et de bon goût exquis. Voilà un élément de plus à ajouter à toutes les ressources que présente déjà la mode et



P. N° 250. — COSTUMES DE PROMENADE POUR PETITES FILLES.

dont mesdames les couturières sauront tirer un excellent parti.

Le chapeau de paille a fait son apparition, on le voit chez toutes les modistes; rien de plus naturel: ne sommes-nous pas au printemps? Pourtant nous n'en dirons pas grand'chose, car la vraie nouveauté n'existe pas encore. Ce sont toujours les formes de cet hiver, un peu rajeunies, il est vrai, mais pas suffisamment selon nous: c'est le genre *Directoire*, avec brides de ruban ou mentonnières de tulle; c'est le genre *Ophélie* posé très en arrière, formant auréole avec son tour de tête en tulle de soie ruché et sa guirlande de fleurs des champs; c'est le genre *Cavalier*, chapeau très « jeunet » à calotte haute et bords relevés sur les côtés, qu'on met sur le front, en le baissant quelquefois jusqu'aux sourcils. C'est, en un mot, la reproduction de toutes les formes déjà connues et portées, que les modistes, en femmes de goût et d'imaginative, modifient à leur gré et selon la figure de leurs clientes, ce qui est l'idéal de la perfection qu'on peut exiger d'elles. Ajoutons que l'ornementation des chapeaux de la saison nouvelle est réglée d'avance: beaucoup de velours noir pour la paille ordinaire, des fleurs et des rubans à profusion pour tous!

Un conseil en passant: avoir soin de se munir d'un chapeau de crêpe ou de tulle, blanc ou de nuance claire, quelque chose de vaporeux enfin, pour les courses élégantes.

Les maisons de LINGERIE s'occupent, en ce moment, des toilettes de première communion, qui diffèrent peu les unes des autres et sont d'autant plus jolies qu'elles sont plus simples. Nous ne conseillerons jamais à personne les plissés, les volants, les ruches et toutes les garnitures ébouriffantes. Un corsage à la vierge et une jupe ornée de petits plis, voilà ce qui convient le mieux, à notre avis. On peut varier ces plis de bien des façons, les placer en long, en large, par groupes; les faire étroits ou hauts, les disposer en biais, etc. Le haut de la robe et le bas des manches sont généralement entourés de ruches en tulle ou crêpe lisse.

L'usage, aujourd'hui, accorde à l'enfant une ceinture en ruban nouée derrière et à bouts flottants, un sac de soie pendu au bras par des cordelières, ou bien une aumônière placée sur le côté du tablier. N'oublions pas, enfin, que le grand voile de mousseline assortie à la robe se pose à la Juive sur le bonnet de tulle blanc coulissé, ruché et garni de bouclettes de ruban.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 230.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petite fille de cinq ans. — Robe princesse en drap flanelle bleu pâle; broderies anglaises posées en bretelles encadrant un plastron et garnissant le milieu du tablier en biais; un velours bleu forme la tête de cette broderie. Boutons en velours bleu et volant surmonté de plusieurs rangs de velours étroit, entourant le bas du jupon. Même garniture au bas des manches. — Lingerie plate en toile à coins rabattus. — Chapeau de velours bleu, garni de nœuds papillon en ruban blanc.

2. Petite fille de dix ans, en deuil. — Costume tout noir en cachemire. — Jupon court entouré d'un plissé à plis plats. — Tablier très long, arrondi du bas, garni d'un plissé à tête blanche et fixé derrière, avec des pans de cachemire ornés de plissés et formant un beau nœud. — Corsage à longues basques, arrondies devant, de manière à former comme un second tablier, et courtes derrière; garniture semblable sur tous les bords. — Col pèlerine entouré de plissés, et long nœud de ruban derrière. Manches

bouillonnées, garnies dans le bas d'un plissé. — Chapeau de feutre noir orné d'une écharpe en surah de même couleur.

G. N° 488

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe de faille blanche. — Jupon à longue traîne entouré d'un volant plissé de 15 cent., surmonté d'une élégante draperie terminée de même et qui, arrivée au tablier, remonte sur le côté et le garnit en biais. Deux écharpes ornées de franges surmontent cette draperie en conservant la même disposition, c'est-à-dire en traversant le tablier en biais; leurs extrémités se perdent, d'un côté, derrière un pli de la jupe avec une traîne de fleurs d'oranger; de l'autre, elles retombent l'une au-dessus de l'autre en pans élégamment drapés. — Une aumônière en fleurs d'oranger orne le côté du jupon. — Corsage à longues pointes arrondies devant et derrière, avec de petites basques pour les hanches. Deux volants plissés, fixés sous une draperie et un nœud, terminent le bas des manches. — Riche dentelle ruchée au cou et sous-manches assorties. — Bouquet de fleurs d'oranger au milieu du corsage. — Voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

G. N° 490.

TOILETTES DE PREMIÈRE COMMUNION. — 1. Robe en mousseline suisse. — Le jupon ras-terre est entouré de quatre groupes de petits plis. Corsage à basques garnies de petits plis sur tous les bords; à cheval sur le corsage, des bretelles tout en petits plis. — Ceinture en ruban blanc, nouée derrière par un large nœud à bouts flottants. — Sac en faille blanche, à glands de soie et de perles, passé au bras par des cordelières de soie. — Bonnet en tulle de soie, tout ruché et garni de rubans. — Grand voile en mousseline semblable.

2. Autre robe en mousseline suisse. — Jupon ras-terre, terminé par des plis plats, entourés de trois biais. — Corsage à la vierge, garni, dans le haut, d'un col marin dont le bord est couvert de petits plis; ruche autour du cou; parement de petits plis au bas des manches et ruches. — Ceinture en ruban, nouée derrière. — Bonnet en tulle de soie ruché et coulissé, garni de rubans étroits. — Grand voile de mousseline. — Aumônière perlée sur le côté de la robe.

3. Jeune garçon renouvelant sa première communion: costume de drap noir. — Pantalon de forme longue. — Gilet blanc à châle. — Veston à col rabattu et revers. — Chemise à plis plats et cravate blanche.

4. Autre costume pour première communion. — Pantalon et gilet blancs, ce dernier à châle. Veston en drap noir.

Description de la planche coloriée n° 1210.

1. Costume en vigogne et faille de deux tons de vert. — Jupon à demi-traine, uni derrière, garni devant de cinq volants plissés et alternés en faille et vigogne. Écharpe en faille entourant la jupe pour se fixer sur le côté par un nœud; un des bouts retombe naturellement, l'autre remonte jusqu'à la taille où il reste assujéti. — Corsage à basques plates, arrondies devant et bordées de faille; col à revers; plastron en faille, ouvert en carré dans le haut, terminé en pointe dans le bas. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau assorti aux deux tons de vert, avec garniture de plumes.

2. Toilette habillée en faille grise et faille nacarat. — Le jupon forme un tablier carré, en faille nacarat, qui occupe tout le devant; des ruches en pareil, avec deux biais en faille grise posés à distance l'un de l'autre, le garnissent tout autour. Par derrière, le jupon, en faille grise et à longue traîne, est garni de trois volants doublés de faille nacarat. — Tunique, genre peplum, en faille grise, doublée de faille nacarat sous les bords inférieurs, et garnie dessus de petits rouleaux nacarat. Les côtés de la tunique sont pincés de façon à former un pli tuyau d'orgue, et la pince est couverte par un nœud en faille nacarat; le milieu de la tunique, par derrière, forme trois plis pareils au précédent. — Cuirasse en faille nacarat, à doubles basques entourées de ruches surmontées de biais gris; cette même garniture orne les devants du corsage et les revers qui l'ouvrent dans le haut, ainsi que le tour du cou. Les manches sont en faille nacarat et faille grille plissée sur le dessus, et ces plis sont rayés d'une bande nacarat. Cornet gris dans le bas, garni de ruches et d'un nœud nacarat. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau *Montpenier* en feutre gris doublé de faille nacarat; un nœud de même nuance fixe le côté relevé de la passe. Grande plume amazone grise, recouvrant le dessus du chapeau.

Description du patron découpé.

CORSAGE A BASQUES RONDES DÉCOUPÉES. — Ce corsage, pour robe de printemps, est très ajusté à la taille. Le devant contient quatre petites

pattes découpées de chaque côté et se boutonne de gauche à droite. La basque est plus longue devant que derrière et se découpe aux pointillés. La manche est entièrement bouillonnée et maintenue par des biais formant brassards.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :
1^o Devant. — 2^o Petit côté. — 3^o Dos. — 4^o Manche.

Ce patron se rapporte à la gravure noire n^o 506, que nos lectrices trouveront dans notre quatrième numéro de mars.

ECHOS DE LA MODE

Enregistrons la naissance d'une charmante mode, inaugurée par la comtesse Shouvalof à ses petites réceptions du matin à l'ambassade de Russie à Londres : les robes sachets.

Imaginez une robe de foulard croisé mauve pâle, la jupe entièrement ourlée en dessous, et doublée de florence blanc. A l'intérieur, la ourte est saupoudrée de poudre d'iris. Au bas de la robe, deux volants plissés en foulard, bordés d'entre-deux et valenciennes. Corsage-casaque garni également d'un plissé orné de valenciennes et tout ourté à l'iris. Manches demi-pagodes à bordure de valenciennes. Cascade de valenciennes et flots de nœuds devant.

Ravissante, cette robe sachet, surtout en foulard bleu turquoise pâle.

*
**

A la vente de charité du ministère de l'Intérieur, une vendeuse brune et pâle portait une robe de velours noir tout unie, à ample et immense traine. Le tablier et le corsage de cette robe étaient garnis de nœuds de dentelle de Chantilly au centre desquels se trouvait un gros rubis. Grande croix au cou, boucles d'oreilles, bracelets, peigne, formés de rubis cabochons. Ajoutez du vieux point de Venise, d'un prix inestimable, en garniture blanche autour du cou et des manches.

Une autre vendeuse, blonde, rose et mince, était en velours marron doré. Jupe unie aussi ; mais autour des basques, courtes et collantes, un effilé de soie marron clair terminé par des boules d'ambre. Un collier d'ambre à sept rangs retombait bas sur le corsage, ouvert en carré sur des flots de point d'Alençon. Des bracelets d'ambre sous les manches, larges du bas, ouvertes sur du point et garnies de perles d'ambre. La plus jolie chevelure cendrée qu'il soit possible de voir, toute en boucles sur le dos et retenue par quelques nœuds de velours marron.

*
**

Voici une des très-nombreuses et très-élégantes toilettes portées à un mariage célébré à l'église de la Sorbonne :

Trainée détachée en satin gris cendre, rayé de velours cerise. Jupe de satin cerise, voilée sous des volants plats de point d'Angleterre. *Justaucorps* de satin gris cendre avec manches cerise ; coquillés d'Angleterre au bas des manches et à l'encolure. Chapeau Henri III en satin cerise, avec plume grise attachée par un diamant de la grosseur d'un œuf d'oiseau.

*
**

Notons, enfin, que la mode est de faire broder en or et couleur les chiffres et les couronnes sur les mouchoirs et les garnitures de lit d'apparat, par un système de fils métalliques malléables, purs, qui ne s'altèrent pas au lavage. On exécute des merveilles de faste avec les broderies de cette espèce.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

L'esprit humain est si bizarrement organisé que parfois l'événement le plus triste y fait naître un souvenir plaisant. C'est ce qui m'est arrivé à propos de la mort de M. Léo de Laborde, dont on m'a transmis tout dernièrement la nouvelle et qui m'a ramenée à une date tristement célèbre dans notre histoire, celle du 2 décembre 1851. Or, qu'est-ce généralement qu'une date, sinon la clé d'un souvenir gai ou triste, emprisonné dans notre mémoire ?

Donc, à l'époque dont je parle, M. Léo de Laborde était député du Var, je crois. C'était un méridional du meilleur crû, bon, franc, ouvert, mais un véritable volcan toujours prêt à faire irruption : aussi, ses amis l'avaient-ils surnommé Léo *déborde*. Ceci compris, passons au fait.

Il faisait tout naturellement partie des représentants arrêtés au coup d'État et fut envoyé prisonnier à Vincennes. Or, un de mes amis, Alfred Nettement, faisait partie de la même fournée, et j'étais allée un jour avec sa femme lui rendre visite en ce donjon, quand arriva un nouveau prisonnier.

Mais, avant de continuer mon récit, permettez-moi de vous dire quelques mots de l'installation qui avait été faite à nos honorables, installation qui était bien la plus plaisante chose du monde, si tant est qu'une chose si grave pût être plaisante !

Figurez-vous le grand salon transformé en parloir de collégé, et la grande galerie changée en dortoir de chiens mal soignés. Ainsi, tout le long, on avait jeté des matelas par terre ; chaque matelas était accompagné d'un oreiller et d'une couverture, et c'est là-dessus que dormaient, comme ils pouvaient, les députés prudemment mis sous clé. Et ces députés n'étaient point du fretin, s'il vous plaît ! Ainsi j'y ai vu, entre autres, le duc de Montebello, M. Duvergier de Hauranne, le général Leydè, d'autres encore de même catégorie.

Pour en revenir à mon récit, le jour en question, nous étions à causer dans un petit coin du parloir avec la famille Nettement, quand tout à coup le roulement d'une voiture cellulaire se fait entendre dans la cour ; c'était un nouveau prisonnier qui arrivait, et chacun de se précipiter aux fenêtres pour le voir.

— Qui est-ce?... qui est-ce?... s'écrient ceux qui étaient restés en place.

— C'est Crémieux !... répondent deux ou trois voix.

Puis un de ces silences précurseurs d'un orage accueille ce nom qui semblait à tous jeté comme un défi. M. Crémieux, en effet, était alors le chef de cette partie de l'Assemblée qui avait soutenu Louis Napoléon, alors que la droite voulait le faire arrêter, sous prétexte de conspiration, quelques jours auparavant.

— Il ne faut pas qu'il entre ici ! dirent enfin quelques voix. — Il faut le chasser !... crient aussitôt après une foule d'autres.

— Le chasser ! oui, et je m'en charge exclame Léo de Laborde qui faisait partie des prisonniers.

En même temps, il bondit comme une panthère vers la porte au moment où elle s'ouvrait pour livrer passage au nouveau venu, et attrapant le malheureux par la cravate, le secouant comme un prunier chargé de fruits :

— Sortez, Crémieux !... sortez, s'écrie-t-il, infâme qui nous avez trompés en nous disant, il y a peu de jours encore : « Le peuple est une sentinelle invisible qui veille sur l'Assemblée. »

— Eh bien ? fit Crémieux sans se laisser déconcerter et en accompagnant ses paroles du plus fin sourire, en quoi vous ai-je trompés ?.. Est-ce que le peuple n'est pas resté une sentinelle invisible ?..

Un éclat de rire général accueillit cette fine réponse. Léo de Laborde lui-même fut désarmé, et comme on a toujours raison de dire que qui fait rire ses juges a gagné son procès, la glace se

trouva rompue; non seulement Crémieux resta, mais il se mit au mieux avec tous, même avec M. Saint-Marc Girardin qui se trouvait là en ce moment, non à titre de député, mais de visiteur comme nous, et qui se connaissait si bien en fait d'esprit.

Il en vendait, en effet, et du meilleur crû, car personne ne fut plus fin ni plus doucement incisif que celui qui écrivait après 1830, au sujet des solliciteurs qui accouraient de toutes parts dans les antichambres des ministres, comme cela se voit toujours après les changements de gouvernement, les lignes suivantes :

« Ils courent aux antichambres avec la même ardeur que le peuple court aux barricades quand il s'agit de détruire. Dès l'aube, des bataillons d'habits noirs s'élançant de toutes les parties de la capitale; le rassemblement grossit de rue en rue, à pied, en fiacre, en cabriolet, suant, haletant, la cocarde au chapeau et le ruban tricolore à la boutonnière. Vous voyez toute cette foule se presser vers les hôtels des ministres, pénétrer dans les antichambres, assiéger la porte du cabinet... Chaque département envoie ses recrues, qui accourent successivement, impatientes, avides, jalouses et craignant toujours d'arriver trop tard. Les diligences, les pataches, les coches sont remplis; les solliciteurs s'entassent dans les voitures, surchargent l'impériale; les dix chevaux de la diligence soufflent et halètent, attelés à tant d'intrigues. — Paris!... Paris!... Paris!... tel est le cri de toutes les ambitions qui fatiguent toutes les routes et tous les postillons. Tous se remuent, s'ébranlent, se hâtent, au nord, à l'orient, à l'occident, et pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné. »

Que dites-vous de ce joli tableau de mœurs rétrospectives? Ne pensez-vous pas qu'en transformant les mots « diligences, postillons, » etc., en ceux de « chemins de fer, wagons, » etc., on pourrait raconter la même histoire de nos jours, car si les choses varient, le cœur des hommes ne change jamais... à l'endroit de l'ambition, entendons-nous bien! Et cependant la politique est comme le Sphinx de la fable: elle dévore tous ceux qui ne deviennent pas ses énigmes; ou tout au moins elle peut rendre fou, car j'ai entendu dire à des médecins spécialistes en ce genre de maladie que, presque toujours, c'était l'ambition qui troublait la cervelle des hommes et leur faisait perdre la raison.

A vrai dire, cela vaut encore mieux que de perdre la vie, comme il arrive chez les Orientaux, ainsi que le prouve cette trop véridique historiette, qui n'est pas fort ancienne de date:

Un envoyé du sultan, à la veille de retourner à Constantinople, prenait congé d'un de nos ministres. Au même instant, arrivait un message du roi. — Nous étions en monarchie alors. — Le ministre prend la missive, brise le cachet et demande à l'envoyé de la Sublime-Porte la permission de lire...

C'était sa destitution.

— Je suis heureux d'avoir vu Votre Excellence, fit-il en souriant, mais ce n'était pas mon droit, car je ne suis plus ministre.

— Allah! exclame le Turc en se croisant les bras sur la poitrine et ne bougeant pas plus qu'un terme.

Au bout de quelques instants, l'ex-ministre, surpris de son immobilité, lui demande, toujours avec le même sourire:

— Qu'attendez-vous donc de moi, maintenant que je ne suis plus rien?

— J'attends l'envoi du cordon avec lequel vous devez vous étrangler, fit avec impassibilité le Turc, afin de voir comment un visir français sait mourir.

Notre homme d'Etat eut toutes les peines du monde à ne point éclater de rire en entendant ces mots et à détromper le Turc, qui se retira enfin en déclarant qu'un gouvernement qui ne serre pas le cou aux ministres qu'il renvoie n'est point un gouvernement sérieux.

Comtesse de BASSANVILLE.

MENUS PROPOS

A cette époque de l'année, les maisons de campagne des environs de Paris sont, pour la plupart, encore abandonnées: aussi est-ce le moment que les filous choisissent volontiers pour y opérer des razzias plus ou moins fructueuses.

Un de nos amis vient d'être victime d'une opération de ce genre. Il y a perdu deux douzaines de couverts oubliés au fond d'une armoire.

La maîtresse de la maison, en train de constater le vol avec sa bonne, se félicitait que du moins la perte fût légère.

— Heureusement, dit-elle, les couverts étaient en ruolz!

— Oh! madame, n'en dites rien, fait la bonne avec un effroi comique. Qu'est-ce qu'on penserait de nous dans le pays?

* *

On sait que le *shake-hands* (la poignée de main) n'implique, en Angleterre ou aux États-Unis, aucune marque de familiarité compromettante, même pour les jeunes personnes bien élevées.

L'autre jour, dans un salon américain, un visiteur français initié à cet usage s'empressait, en se retirant, de s'y conformer, et, saisissant la main de la plus jolie d'entre les filles de la maison, il accompagnait ce geste d'une pression telle, que celle-ci crut devoir lui faire comprendre son inconvenance par ces mots, dits avec beaucoup de dignité:

— Mais, monsieur, ma main n'est pas un citron!

* *

L'illustre Calino passe depuis quelque temps toutes ses journées en omnibus, ne descendant de l'un que pour monter dans un autre avec le ticket de rigueur.

Un sien ami le rencontre au bureau de la place du Palais-Royal.

— Ah! ça, que diable fais-tu?

— Ne m'en parle pas... ces médecins sont des farceurs.

— Comment?

— Je suis atteint d'un commencement de phthisie. Or, je lis dans une annonce, le mois dernier:

PHTHISIE. — *Traitement par correspondance.*

Depuis ce temps-là, j'en prends dix par jour, et je ne sens pas la moindre amélioration!

* *

Le même Calino, coutumier du fait, écrivait avant-hier:

« Mon cher ami,

» Je suis malade. J'ai une névralgie qui ne me permet pas de fermer l'œil, surtout la nuit! »

Pauvre Calino!

* *

Un futur beau-père, avide de renseignements, s'enquiert des mœurs de son futur gendre.

— Ma foi, dit quelqu'un, je ne lui connais qu'un défaut.

— Lequel donc?

— Il ne sait pas jouer.

— Comment, vous appelez cela un défaut? mais j'en suis enchanté.

— Permettez! il ne sait pas jouer, c'est vrai, mais il joue tout de même.

Décernons, en terminant, le premier prix de comique à l'inventeur d'une poudre de toilette à l'usage des dames.

Annoncer que « les grains imperceptibles de cette poudre s'assimilent au tissu dermal, » cela ne sort pas du style accoutumé de MM. les parfumeurs.

Qu'elle « illumine et poétise la physionomie, » passe encore !

Mais devant cette phrase :

« Pendant le siège, elle servit à dissimuler les traces de bien des larmes. »

Il est vraiment difficile de ne point céder à une forte envie de rire.

C. C.

LE CHOIX D'UN NOM

L'église de la Sorbonne, où reposent les cendres du cardinal de Richelieu, a vu célébrer dernièrement le mariage du dernier descendant de la famille des Richelieu avec Mlle Heine. Inutile d'ajouter que depuis longtemps Paris n'avait eu à enregistrer un aussi beau mariage.

Il faudrait connaître son nobiliaire comme d'Hoziar pour citer exactement les titres de toutes les personnes qui assistaient à cette belle cérémonie. Tout ce qui reste de l'aristocratie française était là : les ducs de Choiseul, de Cossé-Brissac, de Broglie, de la Rochefoucauld-Bisaccia et de la Rochefoucauld-Liancourt, la comtesse de Béhague, le marquis et la marquise de Forget, le duc de Chaunes, le comte de Falloux, le comte de Chollet, le baron de Maistre, le marquis de Villaines ; tout le faubourg Saint-Germain, en un mot.

C'était un vrai déluge de titres, dont la liste pourrait faire un joli album.

Un de nos confrères faisait remarquer, à ce propos, que les nobles Anglais ne signent jamais de leurs titres. Il est juste d'ajouter que cet usage a trouvé, depuis quelque temps déjà, une imitation en France parmi quelques-uns des plus grands noms de notre aristocratie.

Le contrôle s'exerce facilement sur les titres de noblesse anglaise, au moyen du *Red-book*, sorte d'annuaire officiel de l'aristocratie des Trois-Royaumes ; mais chacun en Angleterre a le droit de prendre le nom qui lui plaît, et d'en changer à sa fantaisie. La seule formalité à laquelle il soit astreint est l'insertion dans un journal de Londres, pendant un certain laps de temps, de la modification qu'il projette.

On a pu lire, il y a quelques jours, dans tous les journaux, qu'un nommé Topinel s'étant présenté à la mairie du 17^e arrondissement, pour faire inscrire son fils nouveau-né sous le nom de Mac-Mahon-Magenta Pierre Topinel, l'employé, avant d'enregistrer ladite naissance, avait demandé à en référer à ses chefs. En Angleterre, un pareil scrupule ne se produirait pas.

Il y a quelque temps, un cabaretier qui s'appelait *Bugpunaise*, partant sans doute de ce principe que les extrêmes se touchent, imagina de remplacer son nom par celui de *Norfolk-Howard*, le premier de la noblesse d'Angleterre. Le duc de Norfolk, peu flatté de voir son nom servir d'étiquette à un débiteur de gin, l'attaqua en justice. *Bug* trouva immédiatement, pour l'aider à supporter les frais du procès, tous les gens qui possédaient un nom de sens ridicule comme le sien. Le différend fut jugé, et le tribunal donna raison au cabaretier contre le lord.

Le libre choix du nom est absolu au-delà du détroit, « pourvu, dit le considérant du jugement, qu'il n'y ait pas intention de profit de la part de celui qui le prend. »

Voilà une liberté qui aurait bien de la peine à passer la Manche et à s'acclimater chez nous.

Ch. D.

LE NID DU RÉPUBLICAIN

Le républicain dont il s'agit n'est pas, comme on pourrait le supposer, un homme, mais un oiseau. Et ce citoyen ailé, mérite véritablement son nom, car ses mœurs sont franchement républicaines et sa politique intime toute conservatrice.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire le passage que lui consacre M. F.-A. Pouchet, dans son bel ouvrage intitulé : *L'Univers, — les infiniment grands et les infiniment petits*. Rien de plus intéressant que la description de quelques-unes de ces constructions extraordinaires auxquelles se livrent d'instinct les oiseaux et qui font de ceux-ci les plus charmants architectes de la nature.

« En fait de construction ingénieuse, suscitée par l'amour de la famille et du travail, dit le savant auteur, il n'en est pas qu'on puisse comparer à l'œuvre du Républicain. Ce petit oiseau du Cap gros comme nos moineaux, auxquels il ressemble absolument, vit en sociétés nombreuses dont tous les membres se réunissent pour former une immense cité, ayant l'apparence d'un toit circulaire, entourant le tronc de quelques gros arbres. On y compte parfois plus de trois cents cellules, ce qui indique qu'elle est habitée par plus de six cents oiseaux. Ce nid est tellement bété, que Levaillant, qui en recueillit un durant son voyage en Afrique, fut obligé d'employer une voiture et plusieurs hommes pour le transporter. »

Le Républicain n'est pas le seul oiseau capable d'édifier une habitation aussi merveilleuse. On va en juger par quelques autres exemples empruntés à la même source.

« Dans son ouvrage sur les oiseaux de l'Inde, dit M. Pouchet, M. Jerdon rapporte le curieux manège de certaines espèces, du genre *Homrains*, dont les mâles ont l'habitude, à l'époque de la ponte, d'emprisonner la femelle dans son nid. Ils en ferment l'entrée au moyen d'un épais mur de boue, qui n'offre qu'une petite ouverture par laquelle la couveuse respire et peut seulement passer le bec pour recevoir les aliments que lui apporte son trop sévère époux. Cette réclusion forcée ne cesse qu'au moment où se termine l'incubation.

« Dans son voyage aux Indes, Sonnerat parle d'une mésange dont le nid, en forme de bouteille et fait avec du coton, mérite d'être signalé. Quand la femelle couve à l'intérieur, le mâle, vraie sentinelle vigilante, reste au dehors, couché dans une poche spéciale, ajoutée à l'un des côtés du goulot. Mais lorsque sa compagne s'éloigne et qu'il veut la suivre, à l'aide de son aile il bat violemment l'orifice du nid, et parvient à l'obstruer pour protéger la progéniture contre ses ennemis.

« On rencontre parmi la gent ailée de véritables couturières... Je n'entends nullement parler ici des Tisserins dont les nids en herbes fines, connus de tout le monde, représentent un lacs inextricable, mais de la *Sylvia sutoria*, charmante fauvette qui prend deux feuilles d'arbre très allongées, lancéolées, et en coud exactement les bords en surjet, à l'aide d'un brin d'herbe flexible, en guise de fil. Après cela, la femelle remplit de coton l'espace de petit sac que forment ces feuilles, et dépose sa progéniture sur ce lit moelleux. Ce nid, qui est extrêmement rare, est un véritable chef d'œuvre d'intelligence. »

On voit que les oiseaux savent vivre en société, et que, toute proportion gardée, au double point de vue de l'industrie et de la pratique du devoir, ils ne le cèdent point aux hommes !

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 490. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE PREMIÈRE COMMUNION.

SAISON D'ETE
 GRANDES NOUVEAUTES



1210

Jules David A. Levy imp. e des Mursis, 69 Ad. Goubaud et Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Du Riez, r. Halévy, 8 - Chapeaux de M^{me} Moreau-Didsbury, B^{te} des Capucines 23.
 Couture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Anber, 12 - Eau Gantoise de M^{me} V. Rolande, r. de Provence 4.
 Parfums de Pinaud & Meyer, B^{te} des Filles, 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud and Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

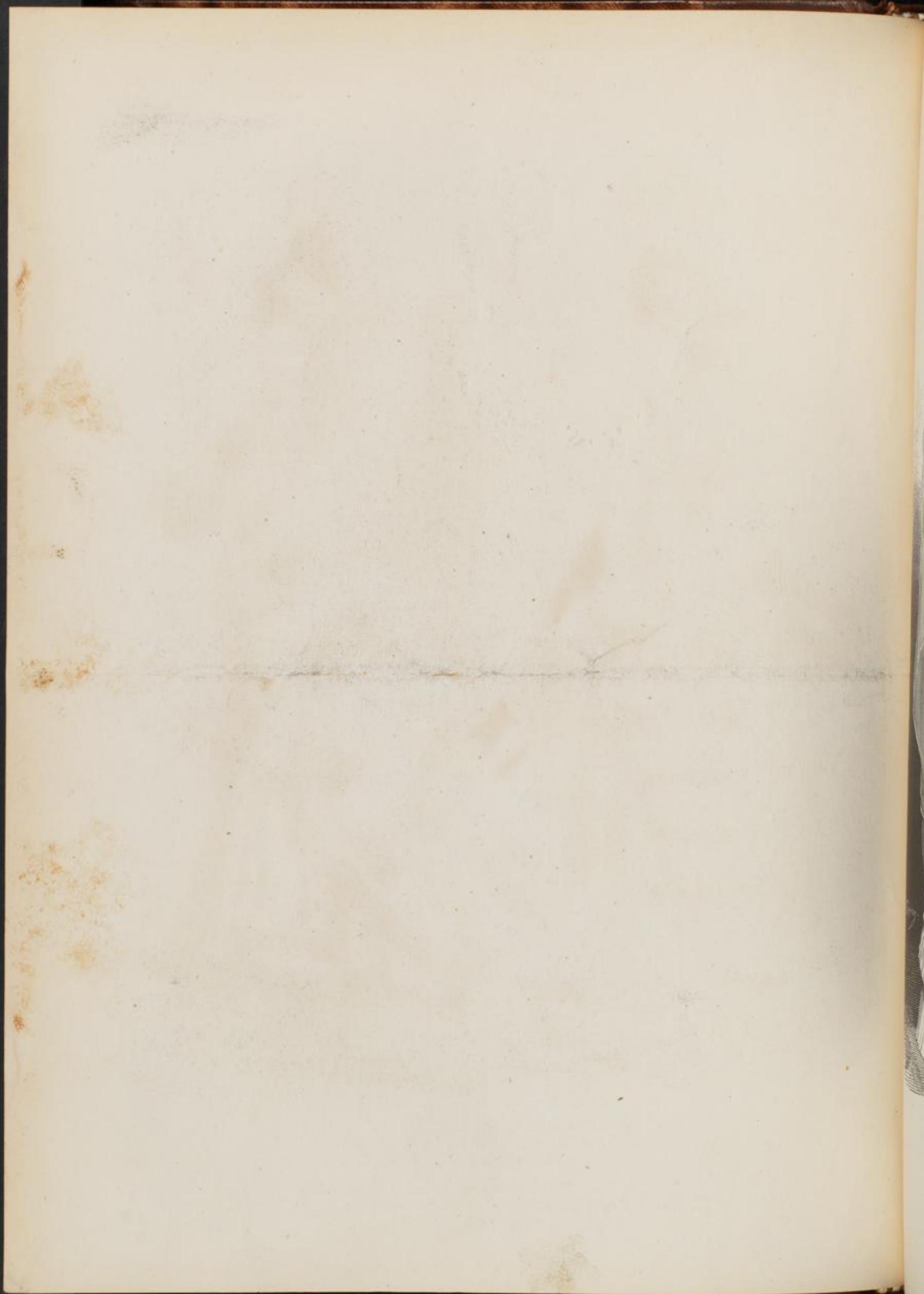


PLANCHE G. N° 488. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTE DE MARIÉE
Modèle de M^{me} Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

L'ÉPREUVE DU FER CHAUD

(NOUVELLE. — SUITE.)

D'un commun accord, les deux hommes prirent à gauche pour continuer leur chemin sans déranger la paysanne. En passant auprès d'elle, sire Lambard laissa tomber une pièce d'or à ses pieds.

— Ce n'est pas ton or qu'il me faut, dit Ulburga avec colère, c'est mon enfant.

Le bourgeois fronça le sourcil. L'insistance d'Ulburga et son ton menaçant commençaient à l'impatienter.

— Permettez-moi de lui parler, dit le jeune homme à son oncle. D'un mot je vais vous débarrasser de cette malheureuse.

Il s'approcha d'Ulburga.

— Ma pauvre femme, lui dit-il avec bonté, soyez certaine qu'il m'en coûte de vous ôter cette illusion. Je ne puis être votre fils, car il y a longtemps que je n'ai plus de mère.

La voix du jeune homme était douce, ses grands yeux noirs étaient humides et la bonté de son cœur se lisait sur toutes les lignes de son visage.

Ulburga n'avait pas revu son fils depuis de longues années; quelquefois elle l'avait aperçu de loin, mais elle ne l'avait jamais entendu parler. Ce fut pour elle une grande émotion. Elle oublia qu'elle l'avait vendu autrefois pour une rente de deux sous d'or; elle oublia qu'elle était venue le réclamer moins par amour que par cupidité. Elle ne vit plus qu'une chose: c'est que son fils était beau et qu'il était bon. Elle s'élança pour lui sauter au cou.

— Embrasse-moi! s'écria-t-elle.

Le jeune homme recula.

— Ah! fit Ulburga d'une voix brisée, il ne veut pas me reconnaître.

— Je vous répète, ma pauvre femme, qu'il y a longtemps que ma mère est morte.

— Ainsi rien, rien en toi ne te dit que je suis ta mère?

— Rien, répondit froidement le jeune homme.

Ulburga porta vivement la main à son cœur.

— Jean, cria-t-elle, il m'a tuée.

Elle n'eut pas la force d'en dire davantage, et tomba à genoux en éclatant en sanglots.

Ce cri déchirant avait été entendu. Un homme sortit de la foule en levant un bâton. C'était le vieux paysan. Il vit sa femme qui se roulait dans la poussière, il vit deux hommes qui se penchaient sur elle; il s'imagina qu'on voulait tuer Ulburga; il accourut, se jeta sur le riche bourgeois, le saisit à la gorge et fit tourner au-dessus de sa tête son lourd bâton d'épine.

Le bâton tournait si rapidement dans la main nerveuse du paysan, qu'il sifflait, en traversant l'air, comme la flèche d'une arbalète. Au moment où le coup allait porter, deux sergents du bailli se précipitèrent sur l'assaillant. Le bâton, arrêté brusquement dans sa course, s'échappa de la main du paysan, et vola par-dessus la tête des spectateurs.

En quelques minutes, le malheureux fut terrassé et garotté. On l'entraîna malgré ses cris. Une partie de la foule suivit le prisonnier et son escorte; l'autre, s'attendant à de nouvelles scènes dramatiques, forma un cercle autour des deux bourgeois et d'Ulburga. Ceux-là ne furent pas trompés dans leur attente.

En effet, Ulburga s'était relevée en entendant les cris de son mari. Elle l'aperçut qui se débattait entre les mains des soldats. Elle vit aussi les deux bourgeois qui se retiraient. Alors elle s'élança sur les pas de sire Lambard et le poursuivit de ses malédictions.

Le bourgeois recommanda à son neveu de hâter le pas. Il voulait échapper le plus vite possible à cette scène scandaleuse.

Tandis qu'il s'éloignait, un des rideaux des fenêtres d'une maison

voisine s'écarta, et une figure railleuse se montra derrière la vitre. C'était sire Ranulphe. L'attourné suivit des yeux son ennemi aussi longtemps que cela lui fut possible. Il vit passer Ulburga à la tête de la foule; il sourit, se frotta les mains d'un air réjoui, et vint s'asseoir devant son bureau; puis il écrivit l'événement à sa fille. Sa lettre se terminait ainsi:

« Tout le monde accuse sire Lambard. Est-il réellement coupable? Je l'ignore, mais il y a toujours quelque chose de vrai sous les exagérations des jugements populaires.

« Voilà donc une grande injustice à réparer; car les juges ordinaires sont impuissants, ils ont les bras liés par la loi. Le paysan a menacé, frappé le bourgeois; il faut qu'il subisse provisoirement sa peine. C'est à une juridiction supérieure, c'est au duc de Normandie, lui-même qu'il appartient de juger cette affaire avec équité. Mais qui lui parlera de ces pauvres gens, qui l'intéressera à leur malheur?

« J'ai songé à toi; je connais ton cœur et je me suis dit: Ma fille seule peut faire ce que ne peuvent faire nos magistrats. Si j'ai réussi à te faire partager mon émotion, le paysan est sauvé.

« Parle donc de cet incident à la cour, parles-en aux dames d'honneur de la reine Mathilde, à la reine elle-même, à tout le monde. Le duc finira bien par en entendre quelque chose. Il voudra connaître l'affaire. Et alors j'irai à la cour et je t'expliquerai comment une cause insignifiante en apparence peut nous rapporter à tous deux de gros honoraires. »

III

La fille de sire Ranulphe suivit si bien les instructions de son père, elle parla des pauvres persécutés si souvent et avec tant de chaleur, qu'il ne fut bientôt plus question à la cour du duc que des malheurs d'Ulburga. C'était surtout aux heures de travail, tandis que les dames d'honneur, penchées sur la tapisserie, tiraient silencieusement leur aiguille sous les yeux de la reine, c'était à ce moment que la digne fille de l'attourné racontait l'histoire des deux paysans de Martragny. Chaque jour, elle ajoutait à son récit de nouveaux détails. Elle disait comment le paysan avait été jeté injustement en prison, comment sa femme serait morte de misère et de chagrin si l'attourné le plus renommé de Bayeux, sire Ranulphe, ne l'avait charitablement recueillie chez lui. Les dames de la cour prirent naturellement parti pour la mère qu'on persécutait. La reine Mathilde elle-même se fit de nouveau expliquer l'affaire. Elle se décida à en parler à son royal époux. Il ne fallait qu'une occasion, elle se présenta bientôt.

Le duc Guillaume habitait alors le château de Bonneville, où il était venu chercher du repos après ses laborieux essais de pacification en Angleterre. Ses journées se passaient à la chasse. Souvent le soir, à la fin du repas, le farouche conquérant se plaisait dans la compagnie de la reine et de ses dames d'honneur. Ce fut le moment que choisit Mathilde pour plaider la cause des paysans du village de Martragny. Elle le fit avec tant de bonheur, qu'elle parvint à aller droit au cœur du belliqueux Normand.

Guillaume déclara qu'il jugerait le différend. Et, avec cette rapidité de décision qui distingue les hommes d'action, il envoya dès le soir même un exprès à Bayeux.

Tandis que les deux paysans étaient conduits sous escorte au château de Bonneville, sire Lambard et son neveu recevaient l'ordre de se rendre au même lieu pour s'expliquer en présence du duc Guillaume.

L'attourné Ranulphe les avait précédés de quelques jours. Le premier soin du rusé conteur fut d'avoir une entrevue avec sa fille.

— Si tu es habile, lui dit-il en la quittant, ton mariage avec le neveu de Romuald sera prochainement célébré.

Ce Romuald était le chapelain du duc Guillaume.

La fille n'était pas moins ambitieuse que son père: elle le com-

prit à demi mot et s'empressa de rentrer au palais pour nouer une nouvelle intrigue, tandis que l'attourné se rendait auprès des prisonniers.

On était à la veille du jour fixé par le duc pour son souverain arbitrage.

Assis devant la porte d'une salle basse, où des soldats jouaient aux dés, le vieux paysan restait immobile, les yeux fixés à terre, dans l'attitude d'un homme que l'habitude de la misère a rendu indifférent aux coups du sort. Pourquoi l'avait-on mené à la cour du duc? Qu'avait-il à espérer ou à craindre? Il ne paraissait même pas y songer. On eût dit qu'il s'était laissé conduire là avec l'indifférence des animaux qu'il conduisait lui-même au travail. Il changeait de lieu, mais il ne changeait pas de joug; il changeait peut-être de misère, mais il ne serait pas moins malheureux!

A quelques pas de lui, sa femme, moins abattue, essayait de relever son courage.

— Allons, Jean, lui disait-elle, un peu de vigueur! Si tu te tiens comme cela devant nos juges, on nous prendra pour des coupables.

— Vous avez raison, dit l'attourné en s'approchant; voici le moment de montrer de la fermeté. La moindre hésitation peut vous perdre. Je viens une dernière fois vous donner quelques conseils. Voyons, Ulburga, dites-le-moi franchement; votre réclamation est-elle juste? Etes-vous réellement la mère de ce jeune homme que sire Lambard fait passer pour son neveu?

— Oui, sire attourné, répondit la femme, et je suis prête à le jurer sur l'évangile.

— Tant mieux! reprit l'attourné; car ce serait un grand malheur si le duc Guillaume, notre roi, vous trouvait coupable de supercherie. Le duc aime à rendre justice au moindre de ses sujets; mais il est impitoyable pour ceux qui le trompent ou qui lui résistent. Songez maintenant, vous misérables paysans, au châtement qui vous attendrait si vous aviez l'audace de mentir devant votre duc et roi!

— Je ne mentirai pas, reprit Ulburga. Je n'ai donc rien à craindre.

— Rien, répondit l'attourné en s'éloignant.

Le lendemain, vers le milieu du jour, une nombreuse assemblée attendait dans une des salles d'armes du château de Bonneville l'arrivée du duc Guillaume.

Des soldats, la lance au poing, se tenaient debout et immobiles aux pieds d'une estrade occupée déjà par plusieurs seigneurs qui devaient entendre de l'affaire qu'on allait juger. En face du tribunal, les dames d'honneur et les chapelains du palais étaient assis sur deux rangs de fauteuils. Plus loin, sous une des fenêtres, le jour éclairait vivement, au milieu d'un groupe de spectateurs d'une condition inférieure, la figure rusée de l'attourné Ranulphe.

Tout le monde était silencieux. Bien qu'on attendit depuis longtemps, personne n'osait montrer son impatience.

Cependant, quand on entendit résonner le pas des hommes d'armes sur les dalles du corridor, quand la porte s'ouvrit, quand le duc Guillaume entra dans la salle avec la reine et ses assesseurs, un long soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Mais ce soupir se changea bientôt en un vague murmure d'admiration; et, ce qui n'était au fond qu'une marque d'ennui, put, grâce à l'habileté des courtisans, passer pour une marque de respect.

Tout le monde s'était levé. Le duc-roi monta les degrés du tribunal et fit asseoir la reine à sa droite, tandis que Jean, archevêque de Rouen, et Roger de Beaumont prenaient place à sa gauche.

Guillaume salua de la main tous les assistants comme pour les inviter à se rasseoir.

Quelques instants après, on introduisit les deux bourgeois de Bayeux et les deux paysans de Martragny. Un sergent d'épée les amena devant le tribunal et les fit mettre à genoux.

— Lambard, dit le duc Guillaume en s'adressant au riche bourgeois de Bayeux, reconnais-tu, sur la foi et sur la croyance que tu as en notre Seigneur Jésus-Christ, que, si tu mens, ton âme sera éternellement damnée en pays d'enfer et ton corps à honte et à douleur sur terre?

— Oui, Seigneur duc et roi, répondit le bourgeois d'une voix ferme.

— Persistes-tu dans ta première déposition? Soutiens-tu toujours que le jeune homme qui t'accompagne est ton neveu?

— Je l'ai toujours regardé et je le regarde encore comme le fils de ma sœur Orlingua et de mon beau-frère Etienne.

Après lui avoir fait prêter le même serment solennel, Guillaume demanda au jeune homme s'il croyait être le neveu de sire Lambard.

— Je le crois, dit l'adolescent, parce que sire Lambard me l'a toujours affirmé. Il a pris soin de mon enfance et de ma jeunesse. Il a fait de moi un honnête homme; il m'a toujours appris à dire la vérité; comment ne le croirais-je pas? Si l'on me demande maintenant si je lui suis attaché, je répondrai: j'ai pour lui l'estime qu'un fils a pour sa mère. Je l'aime, et dans mon cœur il n'y aura jamais de place pour une autre affection.

Un cri retentit sous les voûtes de la salle d'armes, puis l'on vit la femme du paysan se trainer tout en pleurs jusqu'au pied du tribunal.

— Ne l'écoutez pas, ne l'écoutez pas! s'écria-t-elle en joignant les mains devant Guillaume. Il ne sait ce qu'il dit. Je ne lui pardonnerais pas sans cela, car il me brise le cœur. Oh! je suis bien punie de ce que j'ai fait... Je n'aurais jamais dû m'en séparer; je n'aurais jamais dû le confier à Orlingua. Il ne me renierait pas aujourd'hui... Il n'aurait pas de beaux habits, il travaillerait notre dur travail, mais il m'appellerait sa mère! C'est pour lui, c'est dans son intérêt, que je l'avais donné à une autre... Je me disais: il n'aura pas froid. Son père et moi, nous souffrirons; mais nous le saurons heureux. Il sera riche, il sera riche! C'est ce que me répétait la femme d'Etienne dans cette soirée maudite où elle vint me tenter. Elle ne réussit que trop à me convaincre. Elle emmena l'enfant, elle le coucha dans le berceau de celui qu'elle avait perdu; elle dit à tout le monde que c'était son fils, elle l'embrassa, elle l'aima à ma place. Et moi je savais cela!... Je me consolais en disant: il ne bêchera pas la terre. Ça fut possible pendant un temps. Mais les années sont venues; avec elles, les infirmités, la misère. Tous les soirs, quand mon pauvre Jean rentrait mort de fatigue, il se plaignait, il me faisait des reproches: « Ah! si l'enfant était là, il nous aiderait... » Moi-même, je ne pouvais plus me faire à cette idée que notre fils en aimait d'autres. Mon cœur se déchira... Je dis enfin à Jean: « Il faut réclamer l'enfant. » Nous sommes allés à la ville; on n'a pas voulu nous croire et on a jeté mon mari en prison. Il y serait encore, et moi je mourrais de faim, si un homme charitable, sire Ranulphe, n'avait eu pitié de nous. Eh bien! toutes ces misères-là, ce n'est rien. Non, ce n'est rien à côté de ce que je souffre aujourd'hui. Je souffre tant que je n'ose plus demander justice... A quoi bon me rendre mon enfant, si on ne me rend pas son cœur!

Ulburga laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

Autour d'elle, tout le monde était profondément ému. Son éloquence naturelle avait touché jusqu'aux plus farouches hommes d'armes.

— On te rendra ton enfant, dit Guillaume à la paysanne, si tu peux donner des preuves à l'appui de ce que tu viens d'avancer.

— Des preuves? répéta Ulburga, nous n'en avons pas. Mais voilà Jean, mon mari, qui n'a jamais menti ni trompé personne. Qu'on l'interroge! Il dira la même chose que moi.

Sur l'ordre du duc, un sergent d'épée fit approcher le paysan. Mais on n'en tira rien. Le pauvre homme ne savait que se courber et balbutier des mots inintelligibles.

Guillaume haussa les épaules.

— Si ce rustre, dit-il, avait été capable de tenir une lance ou une épée, j'aurais proposé de faire appel aux armes et de décider la querelle par le duel.

— Peut-être trouvera-t-il un champion, dit le riche bourgeois de Bayeux. Dans ce cas, je serais prêt à jeter mon gage de bataille.

GASTON LAVALLEY.

(La suite au prochain numéro.)

LE VERRE D'EAU

Le Théâtre-Français a repris, pour la cinquantième fois, le *Verre d'eau*, une de ces comédies où M. Scribe s'amusait aux petits jeux de l'histoire.

Les pièces historiques de M. Scribe m'ont toujours rappelé la bonbonnière qu'une fée de conte bleu donne à sa filleule, le jour de ses noces. L'infante curieuse s'empresse de l'ouvrir, et il en sort toute une cour minuscule et microscopique : de petits chambellans, de petits ministres, de petits courtisans, de petits pages, de petites duègnes, de petits mousquetaires, de petits menins ; et tout ce petit monde, à peine éclos, se livre aussitôt à d'imperceptibles intrigues. Tout le personnel des comédies de cour de M. Scribe, depuis *Bertrand et Raton* jusqu'à la *Czarine*, tiendrait dans ce joujou de féerie. Rois de cartes, reines de romances, ministres de pétaudière, diplomates finassiers, conspirations anodines, émeutes à la cantonnade, échafauds en bois de rose, exécutions au premier sang. Tout cela ajusté, monté, machiné, avec la prestidigitation scénique où il était passé maître. Les grands effets sortant des petites causes, les grands événements engendrés par de petits moyens, les oeufs d'aigle couvés par des oiseaux-mouche, tel était son système et sa théorie. L'histoire, pour lui, n'était qu'une collection d'anecdotes, comme le chêne, pour le fabricant d'allumettes, n'est qu'un paquet de petits bâtons. Il applique la physique amusante aux destins du monde. La Discorde, dans ses pièces, allume sa torche à un rat de cave ; l'hydre de l'anarchie sort d'une tabatière à surprise ; le contenu est plus grand que le contenant. L'explication du mystère des causes et des origines, M. Scribe la trouve dans une alcôve, dans un boudoir, dans une arrière-boutique, dans une galanterie de ruelle, dans un tripotage d'antichambre. — Et, maintenant, instruisez-vous, rois et nations de la terre ! Votre sort dépend de la badauderie de M. Raton ou des amourettes du petit Masham.

Ce serait perdre son temps que de s'amuser à réfuter cette philosophie trop peu transcendante. M. Scribe voulait amuser son public et il l'amusa, à sa manière, en mettant l'histoire universelle en vaudeville, comme Benserade, pour divertir le sien, mettait l'histoire romaine en rondeaux. La comédie du *Verre d'eau* est le diminutif par excellence de ce procédé dramatique, qui consiste à accrocher de grands tableaux d'histoire à de petites épinglettes de toilette ramassées par terre. Le mariage d'un écolier et d'une fille de boutique, voilà le fond de ces cinq actes, remplis des plus grands noms du dix-septième siècle. Et c'est autour du bougeoir de cet hymen anodin que gravitent les rois, les ambassadeurs, les hommes d'Etat, les capitaines, tous les astres de l'Europe, y compris le soleil héraldique de Louis XIV, fort étonné de servir de satellite à la lune de miel de deux jouvenceaux ! M. Masham épousera-t-il ou n'épousera-t-il pas miss Abigail ? *That is the question*. Et le traité d'Utrecht est au fond du corbillon de ces épousailles !

Il est un peu mais, à vrai dire, ce petit Masham, et l'on ne comprend guère l'acharnement que trois femmes mettent à sa conquête. On comprend moins encore quand on se rappelle que la reine qui joue, dans la pièce, le rôle de la comtesse d'Almaviva, enamourée de son page, n'avait guère moins de cinquante ans en ces printemps-là, et qu'elle était dévote jusqu'au bout des ongles, de cette dévotion anglicane, empesée de pruderie native, à qui la

coquetterie la plus innocente paraît aussi monstrueuse que les plus grands crimes de la Bible. Toute sa vie, Anne resta fidèle au prince Georges de Danemark, ce type machinal de l'époux-consort, celui dont Charles II disait plaisamment : « J'ai sondé le prince Georges à jeun, je l'ai sondé ivre, et ivre ou à jeun, je n'ai rien trouvé en lui. » L'amour n'a rien à voir dans l'histoire de cette pauvre reine. Sa passion était d'un ordre inférieur : c'était l'ivresse, ou, pour mieux dire, l'ivrognerie. La reine d'Angleterre buvait comme la femme d'un matelot de sa flotte. Sa couronne, qu'elle ne jeta jamais par dessus les moulins, lui penchait parfois sur l'oreille. Esclave de cette terrible Sarah Jennings, duchesse de Marlborough, qui la menait comme un tyran domestique, jouet d'un parti qu'elle détestait et d'une politique qui torturait sa conscience, contrainte, malgré son tempérament pacifique, à des guerres acharnées et impitoyables, Anne buvait pour oublier sa faiblesse, comme la femme du peuple boit pour oublier sa misère. Et, pour comble de honte, la servante-maitresse qui exploitait son vice le dénonçait et l'insultait publiquement. — Un jour, on vit, à un office solennel, célébré à Saint-Paul, Sarah Marlborough donner ses gants à tenir à la reine d'Angleterre. Un instant après, elle les reprit, en détournant la tête, comme pour éviter son haleine. Un présent considérable de vin de Champagne, — deux mille cinq cents bouteilles, — que lui fit Louis XIV après la conclusion de la paix, hâta, dit-on, sa mort. Revanche de Bleinheim et de Ramillies ! la reine d'Angleterre fut tuée par les vins de France. Les amourettes de théâtre ne conviennent guère, on le voit, à cette morne et chaste bachante. Il n'y a sur sa mémoire, — et c'est déjà trop, — que des taches de vin et de liqueur forte.

La duchesse de Marlborough, que la comédie de M. Scribe lance aussi sur le jeune Masham, en même temps que la reine Anne, n'est pas moins irréprochable à l'endroit de la galanterie. Cette furie d'ambition fut aussi un dragon de vertu. Il n'y eut rien de la femme que la beauté dans cette dure et violente figure. Si elle n'eut point les tendresses et les douceurs de son sexe, elle n'eut point non plus ses faiblesses. On a beau fouiller sa chronique publique ou secrète, on n'y trouve pas le soupçon d'une faute. L'ambition, l'avarice, furent ses seules passions ; elle s'y livra tout entière, inspirant et soufflant sa flamme au mari qu'elle faisait agir. Epouse tyrannique, elle fut aussi une femme exemplaire, et elle put répondre fièrement, dans sa vieillesse, lorsqu'elle fut recherchée en mariage par lord Coningby : « N'eussè-je que trente ans et fussiez-vous en état de mettre à mes pieds l'empire du monde, je ne consentirais pas à vous donner un cœur et une main qui ont appartenu à John, » due de Marlborough. »

L'histoire n'a pas de couple mieux assorti que celui de lord et lady Marlborough. Leur ménage est celui de *Macbeth*, transporté et vulgarisé dans une époque positive et plate. Le *Macbeth* de Shakespeare est dominé par sa terrible femme. L'influence qu'elle exerce sur lui tient du sortilège ; plus encore, de cette fascination mystérieuse qui prosternait les Barbares devant la Druidesse, au fond des forêts. L'amour qu'il lui porte ressemble à cette complexité fanatique qui, dans les cultes du Nord, liait à la divinité meurtrière l'initié chargé d'ensanglanter son autel. Ce géant admire la virago qui le dompte. Il a pour sa cruauté le respect grossier qu'ont les athlètes pour ceux qui les surpassent en force physique. L'empire que Sarah exerça sur Marlborough ne fut ni moins fort, ni moins absolu. Et pourtant Marlborough n'était pas, comme *Macbeth*, un guerrier borné et brutal, mais l'ambitieux le plus fin, le plus énergique et le plus sagace que l'Angleterre ait produit. Sa beauté était grandiose et royale. Il avait, dans le danger, cette imperturbable froideur qui est l'élegance du courage. Quoique dépourvu de toute éducation littéraire, son éloquence naturelle déconcertait celle des orateurs consommés. Sa diplomatie, servie par des manières de gentleman

accompli, était séduisante et irrésistible. Son bonheur à la guerre avait l'insolence de ces veines qui s'attachent à quelques joueurs, sur le tapis vert. La France en porta de cruelles marques. « Cet homme, qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, » a pu dire de lui un de ses historiens.

Ceci est la face de la médaille, retournez-la ; le revers est l'effigie d'un écu rogné. Une passion abjecte souillait et déshonorait toutes les qualités de Marlborough. L'âme d'un escroc avare habitait ce corps et cette intelligence magnifiques ; la rapacité la plus âpre était le mobile de toutes ses actions. Ses victoires étaient des affaires, ses conquêtes des spéculations ; il exploitait comme un usurier les guerres qu'il dirigeait en héros. Toute sa vie, il fut à vendre et à revendre au dernier enchérisseur et au plus offrant, trahissant Jacques II pour Guillaume, conspirant ensuite contre Guillaume au profit de Jacques, sauf à le trahir encore, dans le temps même qu'il correspond avec lui. On se perd dans cette complication de parjures, comme dans les dédales d'une mine qui s'embrancherait dans une contre-mine. La noirceur de ses perfidies échappe à la vue.

Sa passion pour sa femme l'emporta seule sur son avarice. Il était sans fortune lorsqu'il l'épousa, Sarah Jennings était pauvre, on lui proposait une riche héritière ; l'amour, « plus fort que la mort », selon l'expression de la Bible, fut aussi plus fort que la cupidité de Marlborough. Cet amour ne fit que grandir ; sa femme seule, tant qu'il vécut, eut le don d'ébranler sa raison glaciale et de faire battre son cœur insensible. Il faut dire aussi que ce mariage d'amour se trouva être le plus opulent des mariages d'argent. Le Vautour avait épousé la Pie voleuse ; à eux deux ils entassèrent des trésors.

Amie d'enfance de la reine, Sarah s'était emparée d'elle comme d'un diable d'une possédée. Lorsque la reine Marie, femme de Guillaume III, exaspérée par son insolence, la chassa publiquement de la cour, Anne en partit à son bras, et se laissa destituer des honneurs princiers, plutôt que d'y rentrer sans sa favorite. Dans sa correspondance intime, elle jouait puérilement avec elle la mascarade de l'égalité. La reine prenait le faux nez de *mistress Morley*, pour écrire à sa chère duchesse, travestie en *mistress Freeman* ; et *mistress Morley* et *mistress Freeman* commérait ensemble comme deux bourgeoises de la Cité, autour d'une théière. Le caractère impérieux de Sarah avait mis une griffe sur cette nature moutonnière. Elle menait Anne par la violence, plus encore que par l'habitude. Il y avait de la terreur dans l'affection qu'elle lui inspirait. L'influence presque magique que la Galigai prit sur Marie de Médicis, la servitude volontaire à laquelle la princesse des Ursins réduisit le roi et la reine d'Espagne, sont à peine comparables à cet empire absolu. Sarah faisait trembler la reine ; elle l'enfermait, elle la disgraçait, elle était sa geôlière et sa gouvernante. — Un jour, elle la surprit allant, malgré sa défense, porter du vin à une dame du palais qui était malade. Anne voulut fuir, Sarah l'arrêta devant les domestiques attroupés, lui fit une scène effroyable, et la couvrit d'invectives.

Ce qui marque d'un cachet spécial d'infamie l'association de cette femme de proie à un homme qui eut tout du génie, excepté le cœur, c'est son égoïsme effréné. Aucune grande vue politique, aucune noble passion ne les dirigeaient. Leur ambition rampante ne s'éleva jamais au-dessus du niveau de leur coffre-fort. Si Sarah contraignait la reine à poursuivre une guerre inutile, ce n'était ni par haine contre la France, ni par désir d'accroître la gloire de Marlborough ; la convoitise seule était son mobile. La guerre qui ruinait les deux peuples enrichissait le ménage.

Marlborough avait fait de l'art militaire l'organisation de la fraude. Il volait sur les fournitures, il volait sur des troupes fictives qui ne figuraient que sur les comptes de dépenses. La guerre pour lui était une industrie lucrative, le drapeau un sac à remplir. Comblé de subventions, gorgé de pensions, il criait encore à

l'ingratitude. Swift, dans un de ses plus mordants pamphlets, prenant au mot ses partisans qui le comparaient aux plus grands généraux romains, s'amuse à faire la balance de la « Reconnaissance Romaine » et de « l'Ingratitude Anglaise. » Sur une des colonnes de son compte, il aligne le prix de l'encens, de la couronne de laurier, du char, du trophée, des médailles, de la statue du bœuf pour le sacrifice, qui défrayaient le triomphe d'un *Impérator* victorieux, et l'addition donne une somme approximative de 995 livres sterling 11 schellings et dix pences. Sur l'autre colonne, il entasse Woodstock, les châteaux de Blenheim et de Mildenheim, les tableaux, les diamants, la concession de Pall-Mall, les prélèvements sur les postes, et cela fait le monstrueux total de 540,000 livres sterling. La fortune de Marlborough, lorsqu'elle fut connue, scandalisa l'Angleterre ; elle dépassait soixante-dix millions sans compter les châteaux splendides et partages des enfants. On crut découvrir l'ancre d'un pirate.

La disgrâce de Sarah Marlborough, telle que M. Scribe l'a mise en scène, est de la fiction et du roman pur. C'est d'une phrase de Voltaire qu'il a tiré ce *Verre d'eau* imaginaire qui ne figure dans aucune relation du temps. Le petit Masham et sa femme, déjà mariés, lorsque l'orage éclata, ne jouèrent qu'un très petit rôle dans cette tragédie-comédie de cour. Pour la rivalité d'amour entre la reine et sa favorite, — deux demi-siècles en vertugadin, — si ce n'était un conte, ce serait un anachronisme.

La vraie cause de la chute de Sarah Marlborough fut son intolérable violence. Un moment vient où l'Ange de la Patience lui-même replie ses ailes et dit : « C'est assez ! » L'heure arriva aussi où la faible reine humiliée, injuriée, presque séquestrée par cette mégère, se redressa comme en sursaut sous une dernière et suprême insulte. — « Rendez-moi justice et ne me répondez pas, » écrivit-elle à la reine. La lettre ne porta point. Alors elle vint se jeter aux genoux de sa souveraine, mais ses supplications se heurtèrent contre une résolution taciturne et froide. Elle ne put tirer d'elle que cette parole sèche et ironique : « Vous m'avez ordonné de ne point vous répondre, et je ne vous répondrai pas. »

Quelques jours après, la duchesse reçut l'ordre de remettre sa clef d'or de maîtresse de la Garde-Robe. — C'était demander à une sorcière de se dessaisir de son talisman. Cette clef, qui donnait accès dans les appartements réservés, était celle de l'intimité et du tête-à-tête ; elle seule pouvait, un jour ou l'autre, lui rouvrir le cœur de la reine. Sarah pleura et pria, se lamenta et se désola ; elle écrivit à la reine une lettre éplorée que son mari alla porter lui-même au palais. Mais le charme était rompu, le sort conjuré. Anne n'ouvrit pas même la supplique et prescrivit que la clef serait rendue dans trois jours. Marlborough fit ce qu'il aurait fait sa femme ; il se jeta, par procuration, aux pieds de la reine. Mais Anne resta de glace ; les êtres faibles poussés à bout ont de ces accès de révolte. Marlborough, avec ses génuflexions, ne fit que l'irriter davantage ; elle réduisit à deux jours le délai qu'elle avait fixé ; et, comme le duc insistait encore : « La clef ! s'écria-t-elle, je n'écoute rien que je n'aie la clef ! » Il fallut rompre, sinon plier. Sarah, en quittant la cour, se vengea par un trait de Harpie. Elle fit enlever les serrures et les cheminées de marbre de son appartement, sous prétexte qu'elle les avait fait poser à ses frais. Ne pouvant emporter le palais, elle en arrachait du moins un lambeau.

Quant au traité d'Utrecht, il était dans la situation générale, dans les charges immenses et inutiles de la guerre, dans les offres excessives que faisait la France en détresse, dans le changement d'atmosphère politique que la mort de l'empereur d'Allemagne créa en Europe ; et c'est vraiment faire trop d'honneur aux petites causes que d'attacher, par un ruban rose, ce mémorable traité au contrat de mariage des petits Masham.

Paul de SAINT-VICTOR.

REVUE DES MAGASINS

Qu'il est loin de nous, le temps où la Mode se bornait à formuler un arrêt tous les ans! Aujourd'hui, les décrets de cette belle inconstante durent l'espace d'un matin ou d'une soirée: elle ne vit que de changement! Aussi quelle fécondité d'imagination ne faut-il pas à celles qui sont appelées par leur position à créer des fantaisies sans cesse renaissantes!

Mlle Marie BATAILLON se tire à merveille de cette situation difficile, parce qu'elle possède au suprême degré les qualités nécessaires, que son imagination notamment se prête à toutes les conceptions originales.

On peut se fier à elle pour n'importe quel genre de costume: personne ne sait habiller avec plus de tact, d'habileté, de goût vraiment parisien que Mlle Marie Bataillon. De plus, elle se rend indispensable à ses clientes par les bons conseils qu'elle donne à propos, saisissant très-finement le genre de toilette qui convient le mieux pour telle ou telle circonstance, sans jamais dépasser les exigences des positions respectives.

Mlle Marie Bataillon prépare, en ce moment, sa saison printanière: aussi ne voit-on dans ses salons (rue Thérèse, 5) que des costumes de transition, pour ainsi dire.

Il n'est plus question aujourd'hui des lourdes étoffes d'hiver, ni des tissus transparents de soirée; ce sont maintenant des cachemires, des chevots, des vigognes, des lamas, etc., dont elle tire des effets ravissants. Ses robes sont d'une pureté de ligne idéale, et d'une originalité de genre telle que la femme élégante le souhaite et le recherche. Nous avons vu chez elle de fort jolis vêtements de demi-saison, en sicilienne ou cachemire, et en belle application broyée sur gros tulle canevas noir, d'une élégance fort recherchée.

— Nous sommes en mesure de répondre aujourd'hui à toutes les questions qu'on nous adresse depuis quelque temps relativement aux prix des tournures, jupons et corsets de la maison DE PLUMENT. A partir de ce jour, du reste, lorsque nous aurons à annoncer un nouveau modèle de cette maison, nous en donnerons en même temps le prix. De cette façon, on n'aura plus qu'à envoyer un mandat sur la poste, de la valeur de l'objet demandé, à M. de Plument (rue Vivienne, 33) qui fera l'expédition franco pour toutes les villes de France où il existe une station de chemin de fer. Ceci est une faveur spéciale accordée à nos abonnées.

Le corset *Sultane*, en beau coutil anglais, tout garni de valenciennes dans le haut et de peluche dans le bas, avec nœuds de ruban et lacet de soie: 30 francs.

Le corset *Cage* tout à jour, si recherché des femmes qui souffrent de la chaleur, si précieux par conséquent pour les soirées et la saison d'été: 15 fr.

Le corset *Elise* en très beau coutil anglais, à gorge contournée par plusieurs rangs serrés de gros cordons qui lui donnent beaucoup de soutien et de grâce: 25 fr.

La jupe *Louis XV*, qui imprime une si grande élégance à la robe et semble créée pour favoriser le développement du pli Bulgare: 15 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La jupe *Ninon*, à tournure étroite, pour toilette de dîner: 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La jupe *Royale*, indispensable pour les robes à traîne: 25 fr. en blanc, 31 fr. en rouge.

La jupe *Henri IV*, nouveau modèle, extrêmement étroite du haut où elle est presque plate, et qui convient particulièrement aux costumes de ville: 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge.

Les deux nouvelles tournures que nous avons nommées dernièrement: *Ninon* et *Ninette*, très petites et étroites, convenant aux femmes qui veulent simplement soutenir le milieu de leurs jupons: 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

Enfin, la jupe *Princesse articulée*, dont nous avons plusieurs fois analysé les mérites: 25 fr. en blanc, 30 fr. en rouge.

— On sait généralement à quoi s'en tenir sur les principales questions de mode, mais non sur les mille fantaisies qui peuvent surgir au début de la saison.

Aussi y a-t-il avantage pour les personnes éloignées de Paris à se mettre en relations avec l'honorable maison de commission LASSALLE et Cie, qui leur adressera franco son catalogue des nouveautés pour le printemps et l'été. Elles y trouveront tous les renseignements sur les modes adoptées par les femmes élégantes et distinguées, en tissus, confections, garnitures, chapeaux, lingerie, en un mot sur tous les objets de toilette.

La maison Lassalle confectionne les toilettes à des prix beaucoup moins élevés que les grandes couturières; elle envoie des devis lorsqu'on lui indique le chiffre qu'on veut dépenser; elle expédie des échantillons de toutes les étoffes, et se charge également de toutes les acquisitions, quel qu'en soit le chiffre.

On comprendra qu'il n'est pas de meilleur intermédiaire, lorsque nous aurons ajouté que sa loyauté et son goût sont au-dessus de tout éloge.

S'adresser directement pour plus amples détails à MM. Lassalle et Cie (rue Louis-le-Grand, 25).

SPÉCIALITÉS

Peu de poudres offrent les garanties hygiéniques de la *Veloutine Viard*: à base essentiellement végétale, sans bismuth et traitée à la glycérine, dont les propriétés adoucissantes sont reconnues, elle peut être considérée comme un produit de premier ordre, surtout si l'on prend en considération les qualités non moins précieuses, qui la font tant rechercher des femmes du monde.

La *Veloutine Viard*, en effet, donne au teint cet éclat enchanteur et ce velouté charmant qui sont la plus juste expression de la beauté et de la jeunesse. Adhérente, impalpable, invisible, elle ne sèche nullement la peau comme la plupart des produits du même genre: aussi ne craint-on pas de l'employer journellement.

Nous ajouterons que la *Veloutine Viard* a motivé les félicitations des hygiénistes les plus distingués, d'après les rapports très consciencieux dont elle a été l'objet.

Femmes de la haute société, femmes du monde artistique, toutes à l'envi contribuent chaque jour au succès prodigieux de cette poudre merveilleuse, qu'on trouve chez M. VIARD (Place du Palais-Royal, 2).

Pour recevoir franco la *Veloutine Viard*, il suffit d'adresser le montant de l'acquisition en timbres-poste à la maison même, à l'adresse ci-dessus, en spécifiant la grandeur de la boîte et la nuance de la poudre qu'on désire: blanche, rosée, Rachel. La demi-boîte: 3 fr. 50; la boîte: 6 fr.; la double-boîte: 10 fr.

— Rien de plus dangereux pour la peau que le soleil de mars; on ne s'en défie pas assez, et lorsqu'on y songe enfin, le mal est fait. Il n'est pas sans remède heureusement, puisque le *Lait antéphélique* de CANDÈS est à notre portée.

C'est, en effet, un sûr préservatif contre les influences pernicieuses de l'atmosphère. Les lotions répétées de cet excellent cosmétique préservent du hâle, ou en détruisent les traces, et enlèvent tout ce qui peut altérer la beauté du derme.

Mais nous n'avons pas besoin de vanter longuement les mérites du *Lait antéphélique* de Candès: ils sont connus depuis longtemps déjà; parmi les jolies mondaines, il n'en n'est guère qui ne les apprécient à leur juste valeur et ne s'en servent journellement.

La meilleure manière d'employer ce lait virginal est de le couper de moitié d'eau; on s'en lave le visage, le cou, les bras, lorsque la toilette de propreté est terminée, puis on s'essuie légèrement.

L'adresse de M. Candès, à qui nous conseillons d'écrire directement, est toujours boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

L'histoire du théâtre, les anecdotes recueillies dans les coulisses les biographies d'artistes sont d'un attrait tout puissant pour le public.

Quand le journal apporte, au lendemain d'une représentation, le compte-rendu d'un ouvrage nouveau et raconte le prestige exercé par l'actrice en vogue, il est rare qu'on n'éprouve pas le désir de savoir quels furent les débuts de l'actrice aujourd'hui acclamée. Et ceux qui ont approuvé au succès de la comédienne, s'ils peuvent se procurer son portrait, sont heureux de le conserver.

S'inspirant de cette pensée, M. A. Saint-Léger a commencé, sous ce titre: *Nos actrices*, la publication d'une série d'intéressantes biographies, contenant chacune une photographie exécutée par Disdéri, et qui, réunies, formeront un joli album.

Les quatre premières livraisons en vente au prix de 50 centimes chez M. Ewig (rue Taibout, 10) sont consacrées à Mlle Rousseil (rôle de *l'Idole*), Mlle Paola Marié (Clairette de *la Fille de Mme Angot*), Mme Adelina Patti, et Mlle Gabrielle Krauss (rôle de *la Juive* à l'Opéra).

Vientront ensuite Mmes Fargueil, Judic, Théo, Céline Montaland, Croizette, Sarah Bernhard, Legault, etc.

Ch. D.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.